

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE

Naturaliste Canadien

Vol. IV.

Québec, JUILLET, 1872.

No. 7.

Rédacteur : M. l'Abbé PROVANCHER.

FAUNE CANADIENNE.

LES OISEAUX.

(Continuée de la page 164).

IV Fam. des ICTERIDES. *Icteridæ*.

Primaires 9. Bec long, égal ou plus long que la tête, droit ou légèrement courbé, conique, sans échancrure, commissure obtusément anguleuse à la base. Tarses scutellés en avant avec de grandes plaques en arrière. Jambes fortes. Phalange basilaire du doigt médian libre du côté intérieur à demi libre du côté extérieur.

Cette famille qui appartient exclusivement au nouveau continent, se partage en trois sous-familles qu'on peut distinguer par les caractères suivants.

Bec à pointe non rabattue en bas ;

Bec fort, pointu, pas plus long que la tête, presque droit.

Pieds propres à la marche..... *Agélaines*.

Bec grêle, allongé, très aigu, aussi long que la tête,

légèrement courbé. Pieds disposés pour percher..... *Ictérines*.

Bec aussi long ou plus long que la tête, à sommet

courbé et à pointe très rabattue en bas ; chaque

mandibule paraissant comme arrondie..... *Quiscalines*.

Sous-famille des AGÉLAINES. *Agelainæ*.

Bec fort, conique, aigu, pas plus long que la tête, presque droit jusqu'à la pointe. Jambes plus longues que la tête, propres à la marche ; ongles forts, peu recourbés. Queue moyenne, plus courte que les ailes, presque égale.

Cette sous-famille renferme 4 genres dans notre faune.

Bec plus court que la tête ;

Pennes caudales à pointes acuminées, raides. Goglu. *Dolichonyx*.

Pennes caudales molles. Etourneau. *Molothrus*.

Bec aussi long ou plus long que la tête ;

Plumes de la couronne molles. Carouge. *Agelaius*

Plumes de la couronne se prolongeant en soies

raides. Alouette. *Sturnella*

1. Gen. GOGLU. *Dolichonyx*, Swainson.

Bec court, fort, conique, presque droit, à commissure sinuée. Ailes longues ; 1ère rémige la plus longue. Pennes caudales pointues et raides à l'extrémité, à la façon des Pics. Doigt médian beaucoup plus long que son tarse.

Ce genre ne renferme que l'espèce suivante.

Goglu Mangeur de Riz. *Dolichonyx oryzivorus*, Sw. *Emberiza*. Linn. *Passerina*, Vieill. *Icterus agripennis*, Bonap.—Vulg. *Ortolan du riz* ; Angl. *Bobolink* ; *Reed Bird* ; *Rice Bird*—Longueur $7\frac{3}{4}$ pouces ; ailes $3\frac{3}{4}$ pouces ; queue $3\frac{1}{4}$ pouces. Noir, la nuque d'une couleur crème brunâtre. Une tache sur le côté de la poitrine, les scapulaires et le croupion, blancs, cette couleur passant au cendré clair sur les couvertures supérieures de la queue et le dos dans la région interscapulaire. Les primaires extérieures finement marginées de blanc jaunâtre, sur leur bord externe, les tertiaires l'étant un peu plus ; les pennes caudales bordées de cendré clair à leur extrémité.

La femelle est jaunâtre en dessous ; deux bandes aux côtés de la tête, et tout le dessus moins le cou, le dos et le croupion d'un brun foncé, les plumes de ces parties étant toutes marginées de jaune brunâtre qui devient plus blanc vers leurs extrémités. Une bande jaune au milieu de la tête avec une autre au-dessus des yeux.

P. E. et CC. Ce charmant chanteur, bien connu de tout le monde, est très-variable dans sa livrée, suivant l'âge et la saison. Il niche dans les prés. La femelle pond 5 œufs d'un bleu tendre.

Le goglu se fait facilement à la captivité, et si son chant ne se fait pas remarquer par sa douceur et ses sons mélodieux, il n'en est pas moins agréable par la brièveté de ses notes et son originalité.

2. Gen. **ETOURNEAU** *Molothrus*, Swainson.

Bec court, fort, égalant à peu près les deux tiers de la tête en longueur, légèrement courbé ; commissure droite ; mandibule supérieure large, arrondie, et empiétant sur le front. Ailes longues, pointues, la 2e rémige la plus longue. Queue presque carrée, doigts latéraux presque égaux, atteignant la base du médian ; ongles un peu petits.

Ce genre se borne à l'espèce qui suit.

L'Étourneau Ordinaire.—*Molothrus pecoris*, Sw. *Fringilla* Gml. *Icterus*, Bonap. *Emberiza*. Wils.— Angl. *Cow Black Bird* ; *Cow Bird*. Longueur 8 pouces ; ailes $4\frac{1}{2}$; queue $3\frac{1}{2}$ pouces. Bec et pieds noirs, tête, cou et partie antérieure de la poitrine d'un brun ferrugineux, le reste du corps d'un noir lustré avec reflets de violet pourpre près des parties brunes, d'un bleu d'acier sur le dos et de verdâtre sur le reste. Deuxième rémige la plus longue, la 1ère l'égalant presque.

La femelle est d'un brun olivâtre, un peu plus clair sur la tête et en dessous.

P. E. et C. Mr. Lemoine s'est associé aux ornithologistes Américains pour répéter que l'Étourneau ne construisait pas de nid, mais déposait ses œufs dans les nids d'autres oiseaux, pour se débarrasser du soin de l'incubation. Nous avons à plusieurs reprises trouvé des nids d'Étourneaux dont nous avons pu prendre les œufs. Ces nids étaient presque toujours dans des conifères, particulièrement des Pins près des rivières. Tous les ans, une foule d'Étourneaux construisent des nids et font leur ponte dans les Pins qui ornent la pointe de Deschambault près de l'église. Les œufs, au nombre de 5 à 6, sont d'un bleu tendre et marqués de taches roussâtres, particulièrement au gros bout.

On a aussi avancé que ces oiseaux étaient à peu près dépourvus de voix, mais depuis notre enfance nous sommes familier avec les notes qu'ils font entendre. Ces notes, très peu variées à la vérité, sont cependant assez agréables, elles se traduisent par un *zing* qu'imiterait assez bien un coup d'archet porté brusquement sur la chanterelle d'un violon avec la corde qui la suit.

3. Gen. **CAROUGE**. *Agelaius*, Vieillot.

Bec de la longueur de la tête, à sommet déprimé près

du front ; commissure presque droite. Deuxième rémige plus longue que la 1ère. Queue moyenne, légèrement arrondie. Ongles courts.

Une seule espèce dans notre faune.

Le Carouge commandeur. — *Agelaius phœnicus*, Vieill. *Oriolus*, Linn. *Icterus*, Bonap. *Psarocolius* Wagler. — Vulg. l' *Etourneau aux ailes rouges* ; Angl. *Suamp Blackbird* ; *Red-wing Blackbird*. Longueur $9\frac{1}{2}$ pouces ; ailes 5 ; queue $4\frac{1}{4}$. Bec fort, élargi ; 1re rémige égale à la 5e. Queue arrondie. D'un noir velouté avec reflets verdâtres. Les épaules et les petites couvertures d'un rouge vermillon brillant ; les couvertures moyennes d'un jaune roussâtre, plus clair vers l'extrémité.

La femelle brune, a les plumes du dos bordées d'un brun roux ou jaunâtre ; le dessous est blanc avec stries brunes. La gorge est teinte d'un jaune brunâtre.

P. A. Ce bel oiseau se montre assez communément au printemps dans le voisinage des marais, où il habite par bandes et où il fait sa ponte. Son nid accroché à quelque arbrisseau, Aulne, Saule etc. souvent poussant dans l'eau, contient de 4 à 6 œufs d'un bleu tendre marqués de points noirs.

M. Lemoine dit ne l'avoir pas encore rencontré dans les environs de Québec. Il y a une quinzaine d'années, un cultivateur de St. Joachim remarqua une couple de ces oiseaux construisant un nid dans les Saules, à l'entrée de la rivière Ste. Anne, et depuis lors, une bande de plus en plus considérable vient chaque printemps y faire l'élevage de ses petits.

4. Gén. ALOUETTE. *Sturnella*, Vieillot.

Bec grêle, allongé, déprimé à sa base et empiétant sur le front ; commissure droite après l'angle de la base. Corps épais, court. Plumes de la couronne raides, les supérieures se prolongeant en soies. Les tertiaires presque égales aux primaires. Queue courte, égale. Ongle postérieur presque deux fois plus long que le médian.

Une seule espèce dans notre faune.

L'Alouette grande. — *Sturnella magna*, Sw. *Alauda*, Linn. *Sturnus collaris*. Wagner. — Vulg. *Farlouse* ; *Alouette des prés* ; Angl. *Meadow Lark* ; *Old field Lark*. — Longueur $10\frac{1}{2}$ pouces ; ailes 5 ;

queue $3\frac{3}{4}$ pouces. Plumes du dessus d'un brun foncé, marginées de blanc brunâtre avec une tache de brun rougeâtre à l'extrémité. Parties exposées des ailes et de la queue avec barres transversales de brun foncé. Dessous jaune avec un croissant noir sur la poitrine ; les côtés d'un brun roussâtre pâle avec stries noirâtres.

P. RR. Cette Alouette qui est assez commune dans Ontario au printemps, n'a encore jamais été vue à Québec, pensons-nous. C'est un bel oiseau, dont le chant est aussi fort agréable. Nous nous sommes plu mainte et mainte fois à l'examiner, tout en l'écoutant, sur les haies, aux Illinois, où elle se montre très abondante. Elle niche sur le sol et pond de 4 à 5 œufs blancs tachetés de points et de taches roussâtres.

(A continuer).

PETITE FAUNE ENTOMOLOGIQUE

DU

CANADA.

—
(Continuée de la page 171).
—

Fam. I. CICINDELIDES.

Tête large ; mandibules longues et à dents aiguës.

Antennes filiformes, insérées sur le front, au dessus de la base des mandibules.

Mâchoires portant 2 lobes, l'extérieur bi-articulé et l'intérieur avec une dent articulée à son extrémité, dans les espèces de notre faune.

Menton profondément échancré ; avec une dent aiguë au milieu ; languette petite, cachée ; base des palpes labiaux libre.

Prothorax avec épimères et épisternes distincts.

Métasternum en pointe en arrière, atteignant l'abdomen.

Abdomen avec les trois segments antérieurs soudés; à 6 segments dans les femelles et ordinairement 7 dans les mâles.

Jambes grêles, propre à la course; hanches postérieures dilatées intérieurement, n'atteignent point le bord du corps; toutes à 5 articles.

Les Cicindélides sont tous éminemment carnassiers, tant à l'état de larves qu'à l'état parfait. Ces larves assez bizarres dans leur forme, guettent leurs proies dans des trous qu'elles se creusent dans la terre.

Cette famille, dans notre faune, se borne au seul genre Cicindèle. Les Cicindèles sont des insectes très agiles, de forme gracieuse, et plusieurs sont très brillantes en couleur.

Gen. CICINDELE. *Cicindela*.

Mêmes caractères que ceux de la famille.

Les Cicindèles ont le 3^e article des palpes maxillaires plus court que le 4^e, c'est ce qui les distingue particulièrement des autres genres de cette famille.

Les Cicindèles se rencontrent sur les terrains sablonneux nus, où elles se tiennent pour guetter leurs proies. Les Anglais leur donnent le nom de *Tiger-Beetles*. Nous en comptons 12 espèces dans notre faune.

Dans les descriptions d'espèces, en outre des abréviations des noms d'auteurs, nous nous servirons encore des suivantes: C. signifiant commun; CC. très commun; PC. peu commun; R. rare; RR. très rare; AR. assez rare. Nous mettrons de plus en *italiques* les caractères les plus saillants qui peuvent distinguer chaque espèce de ses congénères.

1. **Cicindèle à labre blanc.** *Cicindela albilabris* Kirby, *C. longilabris*, Say.—Noirâtre; tête et thorax teints de verdâtres; articles basilaires des antennes noirs-bleuâtres; *labre blanc, très long, obtusément caréné au milieu, tridenté au bord*; mandibules blanches près de la base; palpes bleus ou cuivrés. Elytres avec une tache blanche à l'épaule, une autre près du bord en avant du milieu, une bande courbe, transverse, au milieu, et une autre tache vers le bord postérieur. Ventre noir à reflets purpurins. Longueur $\frac{3}{4}$ pouce.

a. Les taches des élytres obsolètes.

PC.—Se rencontre particulièrement dans les chemins traversant des bois ou des endroits herbeux.

2. **Cicindèle à 6 points.** *Cicindela sexguttata*. Fabricius.—*D'un vert bleuâtre brillant sur tout le corps.* Antennes avec les 4 articles basilaires verts, les autres noirs-bruns; labre blanc, bordé de brun, tridenté; mandibules blanches en dessus, noires à l'extrémité; yeux bruns. Elytres vertes, brillantes, d'un bleu purpurin au delà du milieu, avec 3 points blancs sur le bord extérieur. Longueur un peu plus d'un demi pouce.

Les points blancs sont quelquefois plus ou moins effacés. Les deux inférieurs sont en taches transversales. La plus brillante de toutes nos Cicindèles.—Chemins dans les bois, bords des rivières. C.

3. **Cicindèle pourpre.** *Cicindela purpurea*, Olivier.—*Purpurine en dessus, d'un vert bleuâtre en dessous.* La tête, les lignes enfoncées du thorax et les bords des élytres verts. Elytres avec une bande courbe transverse au milieu, une ligne transversale au sommet, et un point intermédiaire sous marginal, blanchâtres. Trochantins pourpres. Longueur $\frac{3}{8}$ pouce.

C. Assez variable; les marques souvent plus ou moins effacées et le pourpre passant plus ou moins au vert. Se rencontre particulièrement dans les sols glaiseux.

4. **Cicindèle commune.** *Cicindela vulgaris*. Say.—*D'un brun cuivré ou d'un brunâtre foncé avec de nombreux petits points irréguliers verts.* La tête verte à la base en dessus; les 4 articles basilaires des antennes verts, les autres obscurs. Labre blanc, avec 3 dents noires au bord et 4 points marginaux; mandibules blanches à la base, noires à l'extrémité. Elytres avec la suture et le bord extérieur cuivrés, chacune portant trois marques blanches, la première consistant en un point sur l'épaule qui se prolonge en une ligne sur le bord extérieur, d'où elle se dirige obliquement vers la suture sans la toucher; la 2e, qui forme la bande transverse du milieu, se dirige carrément vers la suture jusqu'au milieu de l'élytre, puis se plie à angle droit pour se diriger vers le sommet en se recourbant à l'extrémité vers la suture; la 3e partant d'une lunule vers le sommet, suit le bord extérieur pour se courber en occupant toute l'extrémité jusqu'à la suture où elle s'épaissit un peu. Longueur un peu plus d'un demi pouce.

C.—La tache humérale qui se dirige obliquement sans se courber vers le milieu de l'élytre est le caractère le plus saillant de cette espèce.

5. **Cicindèle à 12 points.** *Cicindela 12-guttata*, DeJean.—D'un brun cuivré et un peu plus petite que la précédente. Le croissant de la tache humérale de l'élytre et celui de l'extrémité étant interrompus, forment 4 taches, la bande médiane étant aussi effacée à l'endroit de sa courbe en formant aussi deux autres, *chaque élytre se trouve en porter six*. Labre unidenté.

C.—Se rencontre particulièrement dans les sols glaiseux.

6. **Cicindèle répandue.** *Cicindela repanda*, De Jean. — D'un brun cuivré nu peu clair. Assez semblable à la *C. Vulgaris*, à l'exception du labre qui n'a qu'une dent et de la marque humérale de l'élytre qui au lieu de s'allonger en ligne directe vers la suture, *se redresse vers la base de l'élytre en formant un véritable croissant*. Elle est aussi de taille un peu inférieure.

CC.—Plus commune que la *C. Vulgaris* en bien des endroits.

On donne encore les espèces suivantes comme appartenant au Canada; mais nous n'avons pu encore en capturer nous-même.

7. *C. Lecontei*, Haldemann.—Nous ne la connaissons pas.

8. *C. splendida*, Hentz.—Nous ne la connaissons pas.

9. *C. limbalis*, Leconte.—Ne serait qu'une variété de la *purpurea*, et s'en distinguerait surtout par la bande médiane des élytres qui serait moins courbée et plus grosse. Mr. Couper dit l'avoir trouvée à Natchikouan.

10. *C. generosa* Dej. *C. obliquata*, Kirby.—De plus forte taille que toutes les précédentes. Marques des élytres comme dans la *repanda*, mais beaucoup plus larges, celle du milieu surtout.

11. *C. hirticollis*, Say.—Ne serait qu'une variété de la *repanda*.

12. *C. punctulata*, Fabricius.—D'un brun très foncé, voisine de la *12-guttata*. Elytres avec quelques points blancs et une suite de points enfoncés, brillants. Ces marques souvent oblitérées. Très commune en Géorgie.

(A Continuer.)

VOYAGE A LA FLORIDE.

(Continué de la page 188).

Comme nous étions ainsi occupé à noter les bons coups que faisaient nos amateurs, nous voyons tout à coup une légion de petits poissons hérissés la surface de l'eau en gagnant le rivage. Nous ne savions d'abord à quoi attribuer cette course déréglée, lorsque nous aperçûmes derrière eux un vorace Requin qui leur donnait la chasse. L'animal se montrait à tout instant tout près de la moitié du corps en dehors de l'eau ; il pouvait mesurer de 5 à 6 pieds de longueur.

Mais il y a déjà plus de deux heures que le flux remonte le courant du fleuve, notre capitaine juge que la barre pourra être franchie sans difficulté, les amarres sont enlevées et nous voilà de nouveau en route. En moins d'une demi-heure nous nous trouvons en plein océan. Le soleil brille de tout son éclat, le temps est décidément au beau, cependant il fait une assez forte brise du Sud-Est pour donner au vaisseau un tangage qui n'est pas du goût de tout le monde. Mais comme nous ne nous sentons pas incommodé de ce mouvement, nous prenons plaisir à examiner les vagues, qui, soulevées en montagnes, viennent se briser sur le flanc de notre vaisseau, en envoyant souvent des flocons d'écume jusque sur le pont. Comme nous étions ainsi occupé, nous voyons une espèce d'oiseau sautant d'une vague à l'autre, sans se décider à planer dans les airs. En un instant en voilà deux, en voilà trois, qui font le même jeu. Il ne nous fut pas difficile alors de reconnaître que c'était des poissons volants. Ils s'élevaient quelquefois jusqu'à 12 ou 15 pieds au-dessus de l'eau, mais s'abaissaient aussitôt pour retremper leurs ailes au sommet d'une vague, ce qu'ils faisaient sans presque ralentir leur course, que nous n'avions pas cru pouvoir être aussi rapide.

A midi, nous touchons à Fernandina, jolie petite ville

toute bâtie en bois, et qui est encore dans les limites de la Floride. On prend ici une quantité de boîtes de concombres pour le marché de New-York.

Nous reprenons aussitôt notre course dans des canaux naturels à travers des îles ou plutôt des lagunes couvertes d'herbes marines à perte de vue. Nous apercevons çà et là quelques voiles de goelettes toutes tendues par le vent, lorsqu'on ne voit pas même l'eau qui les porte. Les canaux que nous enfilons se rétrécissent parfois brusquement pour se courber par des angles si aigus, qu'on est obligé d'arrêter le mouvement de l'engin pour suivre ces courbes, sans aller se heurter sur les rives abruptes et glaiseuses qui les bordent. Une foule de Goelands, de Pingouins, et autres oiseaux marins voltigent autour de nous, et à chaque instant s'échappent des herbes dont nous approchons, des Hérons au cou démesurément long, tandis que de nombreux Alligators sortent de l'eau à notre approche, et se traînent sur la vase pour nous regarder passer.

A 5 h. P. M. nous faisons une nouvelle station à Brunswick, petite ville de la Géorgie peu considérable mais fort bien situé au bord d'un petit golfe écarté de l'océan par des îles.

Samedi 10 juin.—Dès 5½ h. nous sommes sur le pont. Tout nous présage encore une magnifique journée. La vue est à peu près la même que celle de la veille, nous suivons toujours des canaux qui se perdent à travers un nombre sans fin d'îles basses et couvertes d'herbes. À 8 h. nous passons Thunderbold qui nous laisse voir les toits de Savannah en arrière. Enfin à 10. 10h. nous touchons le quai de Savannah.

Comme on nous avait donné un billet directement pour New-York, nous faisons de suite transporter notre bagage à bord du steamer *Magnolia* qui doit partir à midi. Le vapeur est encombré de passagers. Une compagnie de pompiers de New-York qui était venue lutter avec ceux de Savannah, ajoutait encore au nombre des voyageurs du Sud, qui, à cette saison, se dirigent vers le Nord, pour se soustraire aux trop grandes chaleurs, et à la fièvre jaune,

qu'on redoute toujours fort, bien qu'elle semble à peu près disparue pour toujours. Quoique ayant payé pour une cabine privée, on nous dit que nous ne pourrions en avoir, que nous serions même obligé de coucher sur des matelas qu'on disposerait chaque soir, sur des tables. Passer ainsi trois jours sans avoir de chez soi, lorsqu'on en a payé le prix d'une chambre privée, n'était pas une perspective bien agréable; aussi, en compagnie d'un jeune Allemand avec qui nous avons hé connaissance sur le *Nick King*, nous empresseâmes-nous d'accepter l'offre qu'on nous fit de nous transférer sur le vaisseau d'une autre compagnie qui devait partir à 3. 30h. Sans même aller faire une visite au *Catherine Whiting*, nom du steamer qui devait nous transporter à New-York, pour juger des aménagements que nous trouverions là, nous permettons qu'on y transporte de suite notre bagage, et nous nous dirigeons vers l'évêché, pour y saluer les bons Pères qui nous avaient si bien accueilli à notre arrivée du Canada; nous savions que Mgr. Persico était encore en visite pastorale.

Peu après 3h., nous venons prendre possession de la cabine No 9 du *Catherine Whiting*, que nous devons partager avec notre compagnon de route Allemand. Nous sommes étonné de trouver un vaisseau si petit, et qui du reste était chargé de coton tout autant qu'il en pouvait porter. Les 10 cabines sont toutes occupées par les 20 passagers qui les ont retenues; mais le vaisseau quoique petit, nous paraît solide, fort, propre, et bien monté en équipage. D'ailleurs, quoiqu'il arrivât nous étions bien décidé à partir.

A 3. 30h. nous laissons le quai de Savannah. Nous repassons dans l'étroite brèche qu'on a pratiquée à travers le barrage que pendant la guerre on avait jeté sur la rivière, à quelques arpents de la ville, et laissant à droite les rizières qui occupent les îles nombreuses de ces endroits, nous suivons un large courant qui se dirige vers l'Est.

Comme nous étions à questionner le mécanicien du vapeur sur la force et la vitesse de son vaisseau, voila que tout à coup il se frappe rudement le dessus de la main gauche de

la paume de la droite, pour écraser un insecte qui venait de le piquer : l'insecte roule à terre étourdi, et pendant que nous nous en saisissons, nous voyons une trace de sang s'échapper de la piqûre que notre notre homme venait de recevoir. Cet insecte était le *Pangonia incisuralis*, Say, que nous avons déjà rencontré, mais que nous ignorions être si redoutable. C'est un insecte de la forme de notre taon commun mais un peu plus petit et d'une belle couleur jaune. Nous saisissons aussi sur la menuiserie du vaisseau un magnifique Bupreste du genre *Aucylocheira*, d'une espèce nouvelle pour nous

Il n'était pas encore 5h. que nous avons vu toutes les îles qui bordent la côte en cet endroit détalier devant nous, et que nous nous lançions en plein océan. La côte ne nous paraît bientôt que comme une barre bleuâtre à l'horizon, et quelques minutes plus tard, nous la perdons complètement de vue.

Dimanche, 12 juin.—Il fait aujourd'hui un temps magnifique. Une assez forte brise du S. O. vient enfler les voiles de notre vaisseau, pour ajouter encore à la vitesse que lui imprime la vapeur. De tous côtés, c'est le même horizon, le ciel qui se confond avec l'eau ; cependant il est rare que nous ne puissions pas découvrir quelque voile dans le lointain ; on peut quelquefois même en compter jusqu'à 10, 12 en vue. Pendant que couché dans le sinus que nous faisons faire à la grande voile, en lâchant un peu les attaches qui la retiennent à sa vergue, nous humons à pleins poumons l'air pur et bienfaisant de la mer, nous nous reportons par la pensée à Québec, où l'on est occupé, dans le même temps, à étaler la pompe et l'éclat qu'on sait déployer dans la procession de la Fête-Dieu. Mais si là les fleurs, les étendards, les nuages d'encens, les chants de triomphe, et tous les apprêts qu'on met en jeu dans cette grande solennité parlent fortement aux yeux des spectateurs, nous reconnaissons cependant que le spectacle qui s'offre ici à nos regards n'est pas muet non plus pour notre esprit. Nous voyons des pavillons dans ces rares nuages qui se promènent au dessus de notre tête ; des fleurs, dans les gouttelettes du liquide qui

s'animent de l'éclat le plus vif au sommet des vagues; des nuages d'encens, dans ces vapeurs qui s'élèvent de la mer nous entendons aussi des voix, dans la lame qui vient se briser sur le flanc de notre nef; nous croyons reconnaître les sourds bourdonnements de l'orgue, dans le doux roulement que fait entendre le vent en caressant notre voile; et l'astre du jour, semblant à dessein se mettre de la partie, inonde toute la scène de flots de lumière, nous laissant voir un vert sombre à la base des vagues, tandis que leur sommet, d'un blanc de neige, se projette souvent en gouttelettes cristallines aux reliefs variés de mille couleurs.

Mais voilà que nos matelots lancent à la mer une ligne démesurément longue, armée d'un fort hameçon, et portant un faux appas recouvert d'une feuille métallique brillante. Un instant après nous voyons un magnifique poisson, accroché à l'hameçon et faisant jouer la ligne sur les vagues. On l'amène sur le pont, et les marins de s'écrier aussitôt : *a Dolphin, a Dolphin*, c'était en effet un beau Goriphène, qu'on appelle souvent vulgairement *Dauphin*. Il mesurait près de $3\frac{1}{2}$ pieds, et réfléchait, particulièrement sur les côtés, les couleurs métalliques les plus brillantes. La ligne lancée de nouveau à la mer ramena un autre poisson, à livrée encore plus riche. Nous ignorons le nom de ce dernier, il était un peu plus petit que le précédent, mais se rangeait comme lui dans la division des Acanthoptérygiens. Il portait sur ses côtes, des lignes d'un blanc d'argent, relevées en côtes, et se contournant comme les vrilles des plantes grimpanes. On nous servit les deux pièces au diner, mais nous sommes forcé d'avouer que la qualité ne répondait pas à la beauté, leur chair n'avait rien de bien recommandable.

Il s'élevait parfois des discussions entre les passagers dont la politique formait assez souvent le sujet. Comme tous nos compagnons étaient du Sud, nous crûmes reconnaître que c'était tous des démocrates. Il ne faut pas ici se méprendre sur cette qualification qui est, aux États-Unis, bien différente de celle qu'on lui donne partout ailleurs. Les démocrates ici sont ceux qui forment ce parti politique qui s'efforce de faire prévaloir le régime fédératif contre les

républicains qui veulent conserver la centralisation. Il va sans dire que tous les sécessionnistes sont des démocrates et opposés à la présente administration qui est républicaine. Nous ne savons ce qu'il en adviendra de Grant à la prochaine élection présidentielle, qui doit avoir lieu l'année prochaine, mais il n'y a pas de doute que sans les mille moyens d'exercer la corruption à la disposition du président actuel, et dont il sait si impudemment faire usage, son règne se terminerait pour toujours à la fin de ses quatre années, car jamais nullité semblable n'a encore occupé la Maison-Blanche. Talents, esprit, science, savoir vivre, valeur militaire même tout fait défaut dans Grant; et jamais soldat n'a été plus heureusement servi par le hasard. Jamais armée n'a rencontré de victoires plus faciles que celles de ce général dans sa campagne de la Virginie. Il marche sur Richmond au moment où les armées sécessionnistes, décimées par les pertes des batailles précédentes, désorganisées par manque d'un pouvoir solidement établi, épuisées par les maladies, manquant de provisions, de munitions etc. ne pouvaient offrir qu'une résistance peu sérieuse; aussi cette campagne fut-elle plutôt un brigandage qu'une véritable conquête.

Est-il vrai, nous a-t-on plus d'une fois demandé, que les Canadiens voudraient s'annexer aux États-Unis?—Non, pas précisément; cependant il y a un certain parti au Canada qui le voudrait.—Quelle folie! et que viendraient-ils faire ici? Les Canadiens sont heureux chez eux, qu'ils jouissent donc en paix de leur bonheur et ne viennent pas partager notre servitude!—Non, dit un autre interlocuteur; tant mieux si l'annexion du Canada pouvait avoir lieu.—Mais pourquoi?—Par ce que ça amènerait plus tôt la catastrophe.—Vous attendez donc une catastrophe?—Oui! nous prévoyons qu'elle viendra certainement.—Mais en quoi l'annexion du Canada pourrait-elle la hâter?—Notre pays est déjà ingouvernable à cause de sa trop grande étendue, l'accord, l'harmonie d'intérêts trop diversifiés, et si souvent opposés, devient impossible. Il y a déjà des mois et souvent des années que les actes de corruption, que les concussions du

gouvernement de Washington sont consommés, lorsqu'ils sont connus à San-Francisco. Le moyen alors d'y porter remède? Les habitants du Sud, de l'Ouest, se trouvent comme dans un pays étranger lorsqu'ils se montrent à Washington. La plupart de ceux qui président aux rouages de notre machine gouvernementale actuelle leurs sont inconnus. Que serait-ce donc si, en outre de l'étendue d'un océan à l'autre, il fallait y ajouter celle de Key-West à la Baie d'Hudson? Oh! c'est alors que les potentats de la capitale auraient beau jeu, que les coteries domineraient en souveraines, en dépit de l'équité et de la justice!—Vous n'avez donc plus foi dans l'Union pour l'avenir?—Non, pas du tout; l'Union a été rompue, et elle ne se resoudera jamais. Le Nord a beau jeu à nous traiter aujourd'hui en pays conquis, à nous faire dominer par nos anciens esclaves; mais cet état ne durera pas toujours.

Nous savons que dans tous les pays il y a des mécontents contre le gouvernement, mais dans aucun état peut-être on ne pourrait trouver une telle unanimité de vues et de sentiments à l'égard du pouvoir, que dans les parties de l'Union qui prirent fait et cause pour la sécession. Si ceux qui passent par le pouvoir à Washington ne se hâtaient pas tant, avant que d'autres les remplacent, de s'assurer un avenir, en foulant aux pieds les règles de la justice et de l'honnêteté, s'il y avait dans ces gouvernants une dose quelconque de patriotisme, certainement on ne traiterait pas le Sud comme on l'a fait, depuis la malheureuse guerre de sécession. C'était bien assez de les avoir écrasés par le nombre dans les batailles, d'avoir ravagé leurs campagnes, démoli leurs cités, d'en avoir ruiné un si grand nombre en rendant sans compensation leurs esclaves à la liberté, sans les soumettre eux-mêmes à ces mêmes esclaves qu'on établissait leurs maîtres. Les blessures aux sentiments, dans les cœurs nobles, se pardonnent encore moins facilement que l'enlèvement de la fortune. Aussi la haine contre le Nord est elle encore aussi vive aujourd'hui dans le Sud, que lorsque les armées des deux partis étaient en présence. Le sénateur Morton disait, il y a quelques semaines,

dans une assemblée à Washington, qu'il faudrait voter 20 millions pour indemniser les propriétaires d'esclaves, payer des pensions aux veuves et orphelins des soldats confédérés, et qu'il fallait retirer aux noirs la jouissance des droits politiques. C'est bien là le langage de la raison, mais malheureusement on sait ce que valent ces voix isolées qui se font jour de temps à autres, pour faire du capital politique, et qu'on se garderait bien d'émettre, si on prévoyait quelque éventualité de réalisation.

Quant aux idées qu'on entretient au sujet de l'annexion du Canada, nous avons trouvé celles des hommes du Sud toutes opposées à celles de ceux du Nord. Pour les premiers, ce serait de la part des Canadiens la plus grande faute qu'ils pourraient commettre. " Il est évident, disait un journal de Cincinnati, de Mai 1871, que nos voisins jouissent réellement d'un remarquable degré de prospérité morale et matérielle. Souhaitons que le Mexique révolutionnaire, que la France démembrée et comme délaissée du ciel, que la malheureuse Espagne en proie à l'anarchie et au désordre, et que notre propre gouvernement, autrefois le berceau de la liberté mais maintenant livré au républicanisme rouge et au despotisme radical, puissent apprendre aux paisibles et heureux habitants de l'autre côté du St. Laurent, à demeurer contents et satisfaits de leur sort actuel. Qu'ils se gardent bien d'imiter le chien de la fable, en allant sacrifier le véritable bien être et la liberté qu'ils possèdent, pour courir après une ombre."

Nous endossons, sans répugnance aucune, ces idées du journal Américain. et nous nous proposons de donner, à la fin de ce récit, de plus amples développements aux raisons qui peuvent leur servir d'appui.

Vers les 5h. P. M. nous crûmes un instant que nous allions avoir un orage qui pourrait peut-être nous faire faire connaissance avec une tempête sur mer. De gros nuages noirs, tout sillonnés d'éclairs, s'élevaient au Sud, et semblaient venir de notre côté. Mais chassés par le vent, ils prirent la direction des terres et se répandirent probablement sur les Carolines ou la Virginie qui se trouvaient alors vis-à-vis de nous.

Lundi 12 juin.—Le temps est couvert ce matin et le vent très fort, quoique venant toujours de la même direction. Tout semble nous présager de la pluie et peut-être même du gros temps. La ligne est de nouveau jetée à l'eau, mais ne rapporte rien de la matinée. Un nuage d'Hirondelles suit toujours le vaisseau. Nous avons pensé la veille, qu'elles nous laisseraient le soir pour ne plus se remontrer ; mais nous les voyons aussi nombreuses aujourd'hui qu'hier. Et quoique notre vapeur, aidé encore par une forte brise qui enfle ses voiles, file d'une vitesse plus qu'ordinaire, elles décrivent encore en le suivant mille circuits à droite et à gauche, et ne paraissent nullement fatiguées de leur course. Les marins nous disent qu'en traversant l'océan, ils rencontrent parfois les Hirondelles jusqu'à la distance de 400 lieues des terres. Nous prenons plaisir parfois à les voir se disputer des miettes de pain et autres menus déchets que nous leurs jetons. On les croirait souvent à la nage comme des palmipèdes, si on ne les voyait toujours les ailes étendues, tant elles savent varier leurs mouvements et se tenir presque dans une immobilité complète, par des coups d'ailes à peine perceptibles.

A 1h. P. M. nous prenons le dîner comme à l'ordinaire ; mais comme la brise allait toujours fraîchissant, nous nous hâtons de satisfaire notre appétit, pour examiner de plus près ce qui allait arriver. Le dîner n'était pas encore terminé que tout à coup le vent tourne à l'Est, des nuages si compacts nous enveloppant, que nous avons peine à distinguer les objets dans la chambre ; le vaisseau penche tellement d'un côté que les plats et les assiettes roulent sur le plancher. Les dames effrayées se retirent dans leurs cabines en s'appuyant sur les cloisons. Il se fait au dessus de nos têtes un bruit épouvantable par les matelots à la manœuvre, qu'active vigoureusement la voix rauque et puissante du capitaine. Nous grimpons sur le pont, pour mieux examiner la scène ; tout avait l'air lugubre. Les vagues en furie déferlaient parfois sur le pont ou détachaient de leurs sommets de larges flocons d'écume qui venaient nous couvrir. Le vaisseau ne revenait d'une pente de babord que

pour en prendre une à tribord. A part les marins, personne ne pouvait faire un pas sans trébucher. Mais dans un instant les voiles sont carguées, les désordres de la table sont réparés, et une bonne averse vient diminuer la violence du vent. Celui-ci, cependant, nous vient toujours de l'avant, et occasionne au vaisseau un certain balancement qui ne convient pas à tout le monde. La plupart des passagers gardent le lit, ayant le cœur affecté. Pour nous, nous résistons jusqu'au bout, bien que le mouvement du vaisseau ne laissât pas de nous incommoder quelque peu, par moments. Vers les 9h. du soir, l'atmosphère s'éclaircit, des étoiles se montrent au firmement, et le vent ne tarde pas à tourner à l'Ouest.

Mardi, 13 juin.—Le soleil brille du plus vif éclat ce matin, et un assez fort vent de N. O., qui lèche la mer sans trop la soulever en vagues, vient encore enfler nos voiles pour accélérer davantage notre course. Les Hirondelles nous suivent encore en grand nombre, et de nombreux Dauphins (poursies) se montrent à chaque instant tout près du vaisseau. Tantôt on les voit par paires, comme s'ils étaient retenus par des liens quelconques, sembler lutter de vitesse avec nous ; et tantôt s'échappant en sauts et en gambades capricieuses, on les voit effleurer les sommets de 4 à 5 vagues de suite, faisant le tour du vaisseau dans une course furibonde. Ils pouvaient mesurer de 5 à 6 pieds.

Le capitaine nous dit que vers 1h. P. M. nous pourrions voir la terre. En effet, à 1½ h., nous voyons une longue barre se dessiner à l'horizon, vers notre gauche.

Nous continuons à nous rapprocher de terre, et à 4½ h. nous passons devant Long Branch, à quelques arpents seulement du rivage. C'est à Long Branch que l'aristocratie de la richesse Américaine se rend en villégiature, dans les grandes chaleurs de l'été, pour y prendre des bains de mer. La vue de l'océan n'est interceptée ici par aucune île, et la grève nous paraît sablonneuse et des plus agréables. A 7 h. nous passons devant le fort Richmond et touchons un instant à la quarantaine, pour recevoir la visite du médeci

inspecteur ; enfin à 9h. nous rentrons à l'hotel Sweeney, tout enchanté de notre voyage sur mer, et sans trop de reproches à faire à l'élément liquide pour ses rigueurs à notre égard.

Mercredi, 14 juin.—Comme nous voulons, dès ce jour même, reprendre la route du Canada, nous nous empressons de nous rendre dans la rue Broadway, pour faire la visite du musée du Dr. Kane, qu'on nous avait vanté comme renfermant une multitude d'objets se rapportant à l'Histoire Naturelle. Nous retrouvons Broadway comme nous l'avions toujours vue, la rue des flâneurs, des promeneurs, des curieux, mais plus encore des gens affairés, pressés, préoccupés, qui se poursuivent, se croisent, se coudoient, sans se regarder, se reconnaître. On nous avait dit que nous trouverions ce musée à notre gauche, et voilà qu'après un quart d'heure de marche, nous nous trouvons en face d'une façade, à notre droite, étalant en pompeux caractères sa destination de musée d'anatomie. Pensant qu'on nous avait mal renseigné, nous payons les 50 cts. requis, et entrons. Mais nous ne fûmes pas longtems sans reconnaître que c'était nous-même qui avions fait fausse-route ; car c'était bel et bien un musée d'anatomie.

Il y a là d'étalés des milliers de spécimens des plus précieux pour l'étude ; mais c'est à révolter le plus faible degré du sentiment des convenances, et même de la moralité, que d'exposer de tels objets à tous les regards. Si les gens d'étude vont puiser là des renseignements et des connaissances, il n'y a pas de doute que grand nombre de jeunes gens y vont chercher de nouveaux aliments à leurs mauvais penchants, et plus d'une jeune âme, devant cette soustraction complète du voile de la pudeur, doivent avoir trouvé là tombeau de leur innocence.

Comme nous tenions à opérer notre retour le plus promptement possible, nous primes notre billet pour la route du Passumpsic. A 12. 15h. nous étions de nouveau dans les chars, pour New-Haven, Hartford, Springfield etc. A cette dernière ville, nous laissons notre train qui continue sa course vers Boston, pour prendre celui de la

vallée du Connecticut, qui doit nous conduire jusqu'à Sherbrooke. Cette vallée du Connecticut est bien la route la plus intéressante qu'on puisse prendre pour se rendre à New-York; les riches terrains qui bordent la rivière de chaque côté, nous montrent partout des champs d'une culture des mieux soignées, et de coquets villages affectant plus ou moins une tenue de ville, se succèdent presque sans interruption. Nous remarquons Holyoke, avec sa jolie petite église que dessert un prêtre Canadien, le Rév. M. Dufresne.

A White-River Junction nous coupons le *Vermont Central* qui conduit de Boston à Burlington et Montréal. Notre train se trouvant un peu en retard, il est 1h. du matin lorsque nous touchons cette place. Quelques uns des passagers prennent le *Vermont Central* se dirigeant sur Montréal, mais pour ceux à destination de Sherbrooke et Québec, on vient nous dire qu'il faut aller à l'hotel, que le train ne partira qu'à 8-20h. Force nous fut donc d'aller reposer à l'hotel, bien qu'on nous eût assuré que le trajet se faisait sans interruption, et qu'on se fût plu à répéter que c'était la route la plus courte entre New-York et Québec.

Il avait soufflé pendant toute la journée un fort vent de N. O. qui nous faisait presque regretter les chaudes brises de la Floride, si bien que nous étions presque grelottant. Mais voilà qu'à l'hotel on nous donne pour chambre à coucher une immense salle qui avait plus d'une destination, à ce que nous avons pu reconnaître. Une plateforme dans le fond en faisait une espèce de sanctuaire, où un ministre venait de temps à autres faire la lecture d'une énorme bible qui était encore étalée sur son pupitre. C'est là aussi que siégeaient les juges lorsqu'ils venaient tenir les assises de ce village. C'est encore là que se donnaient les bals de cérémonie dans les grandes circonstances. Enfin quand l'hotel régorgeait de voyageurs, comme aujourd'hui, on en faisait aussi un dortoir. Il y avait une dizaine de lits de montés, mais nous nous trouvions seul dans l'appartement. Les fenêtres presque toutes ouvertes laissaient pénétrer un air

humide des plus désagréables. Nous protestons contre de telles dispositions, et demandons une chambre particulière. — Pas moyen, elles sont toutes occupées. — Du moins fermez ces fenêtres là. — Impossible, la pluie les a fait renfler, et tous nos efforts ne peuvent aboutir qu'à en clore une couple. Nous invitons donc le garçon à se retirer tout en maugréant contre une semblable tenue de maison, et nous tâchons de tirer le meilleur parti possible de notre mauvaise position. Nous commençons par doubler et tripler nos couvertures aux dépens des lits voisins, et nous trainons le nôtre dans un coin où nous pourrions moins sentir le vent, et barricadant la porte, qui n'avait pas de serrure, au moyen d'un autre lit, nous nous enfonçons dans les couvertures, comptant sur la fatigue et l'heure avancée de la nuit pour un sommeil dont nous sentions fortement le besoin.

Jeudi 15 juin. — Malgré nos contre-temps, nous nous sentons bien dispos ce matin ; notre sommeil n'a pas été long, mais il a été des plus profonds. A 8. 20h nous reprenons les chars pour poursuivre toujours la même direction, en remontant la rivière. Plus nous avançons, et plus le courant d'eau se rétrécit. Nous sommes en plein milieu de la chaîne des Alléghanies ; la rivière qui n'est plus pour ainsi dire qu'un ruisseau, ne forme plus que d'étroits plateaux sur ses bords, et les champs cultivés empiètent partout sur les premiers plateaux des montagnes. Les Montagnes Blanches qui se montrent à notre droite, nous laissent voir des sommets fort élevés, tantôt dénudées, et tantôt recouverts d'arbres verts. Nous passons St. Johnsbury, où se trouvent beaucoup de Canadiens ; nous entendons parler français dans la gare. A Barton, nous admirons un charmant petit lac, tout entouré de sapins et cortigu à la voie. Enfin à 1h. P. M. nous entrons dans la gare de Newport, où nous devons prendre le dîner.

Newport est une jolie petite ville sur le bord du lac Memphramagog ; c'est le dernier poste américain sur cette ligne. La voie ferrée coupe une pointe du lac et nous voilà de suite sur le sol du Canada. Nous passons Lennoxville, Sherbrooke etc., et à 5 h. nous entrons dans la gare de Richmond.

Mais nous voilà encore ici en face d'un nouveau mé-compte. Notre train poursuit de suite sa route vers Montréal, mais pour gagner Québec, il nous faut attendre jusqu'à 2. 30 h. du matin, le train venant de Montréal. Nous profitons de ce contre-temps pour aller faire visite au Rév. M. Quinn curé du lieu, qui nous met au courant des nouvelles du Canada, et pour examiner ce charmant village.

Vendredi 16 juin.—Il était près de 3 h. lorsque nous primes les chars ce matin. Le train venant de Montréal était encombré de voyageurs, mais à chaque station nous voyions des banquettes se dégarnir. A Arthabaska, nous commençons à voir de nouveaux arrivants venir occuper les vides des banquettes, et nous arrivons à Lévis, à 7 30 h., tout aussi encombrés de passagers que nous l'étions à Richmond. Un quart d'heure après nous mettions le pied sur le quai de Québec, juste trois mois après notre départ, l'ayant laissé précisément le 16 Mars.

CONCLUSIONS.

Nous les avons donc vus ces Etats si vantés, cette terre promise de nos démagogues, cet Eldorado de notre jeunesse ! Nous les avons vus à l'Ouest, nous les avons vus à l'Est, nous les avons vus au Sud ! Bien que notre séjour chez ce peuple ait été d'une durée assez courte, nous avons pu cependant l'étudier dans sa vie de famille, dans ses relations sociales, dans sa politique, sa religion, ses arts, son industrie. Le lecteur ne s'attend pas sans doute à ce que nous soumettions ici les appréciations que nous avons pu baser sur une telle étude, l'espace à notre disposition ne nous permettrait pas de le faire, puisqu'on peut écrire des volumes sur un sujet si vaste, et de tels développements exigeraient plus de temps, que nos occupations ne nous permettraient d'y consacrer.

Mais bien qu'aujourd'hui les annexionnistes semblent devenir de moins en moins nombreux, parmi nous, comme la plaie hideuse de l'émigration, loin de se cicatriser, paraît se rouvrir davantage, et que cette fièvre dangereuse loin de se ralentir semble redoubler d'intensité, nous voulons consigner ici les conclusions, relativement surtout à ce point

de vue, que nous avons cru pouvoir déduire de nos observations.

Il n'y a pas à se le dissimuler, l'émigration aux Etats-Unis, qui en moins de 20 ans a enlevé plus d'un demi million d'âmes au Canada, n'a pas encore vu son terme. Le mal existe encore aussi sérieux, aussi intense que jamais, bien qu'on croie entrevoir l'aurore du jour où des déceptions sans nombre, des conditions de vie des plus rigoureuses à l'étranger, des avantages réels sacrifiés à l'incertain et à la pure fantaisie du mouvement, viendront confirmer de leur autorité les charitables et patriotiques avertissements de nos évêques et de tous les amis sincère de leur pays, en coupant le mal dans sa racine.

Fait singulier, étonnant, inexplicable, puisque la logique est impuissante pour en déterminer la cause, tous les chefs du peuple, ses conseillers les plus sincères, ses amis les plus dévoués, sont opposés à l'émigration, et le courant qui entraîne notre jeunesse à l'étranger va toujours, si non en grossissant, du moins en continuant vigoureusement sa course! En vain les évêques dans leurs mandements, les écrivains dans leurs journaux, les législateurs dans leurs mesures, les curés, ces hommes du peuple, qui sont heureux ou malheureux avec lui, en vain tous les véritables patriotes s'unissent-ils pour opposer une digue à ce courant, rien n'y fait! C'est par centaines que les voies ferrées transportent chaque semaine nos compatriotes de l'autre côté de la ligne. On dirait que prise d'un esprit de vertige et aveuglée sur sa situation, comme ces impies que mentionne l'écriture à qui Dieu a retiré ses lumières, notre jeunesse ne sait plus s'arrêter, qu'elle marche toujours sans savoir où elle va! On dirait que soumise à une certaine fatalité, cette jeunesse serait devenue impuissante à distinguer ce qui lui convient de ce qui lui est désavantageux, et que, partageant son illusion, les parents non seulement ne savent plus résister à des désirs si peu rationnels, mais se laissent souvent aussi entraîner par ce courant.

Qui sait si Dieu, qui peut tirer le bien du mal, qui prévoit les conséquences de causes que nous sommes incapables

d'apprécier, n'a pas des vues particulières sur ces Canadiens, qui pénètrent ainsi partout dans la république Américaine ? Il s'est déjà servi du peuple Irlandais pour implanter la foi catholique sur tous les points de ce vaste territoire, il veut peut-être aujourd'hui soutenir ces enfants de l'Hibernie dans leur foi ardente à la vérité, mais qui perd tous les jours de sa vivacité par son contact avec l'indifférentisme Américain, par la pratique plus soutenue, plus particulière des devoirs religieux des enfants du Canada ? La chose est possible ; mais comme le mal est toujours mal, quelqu'en soient les conséquences, comme la droite raison ne doit jamais être sacrifiée aux éventualités inconnues de l'avenir, il n'incombe pas moins à l'homme sage de chercher à pénétrer la cause de ses désastres, enfin d'y appliquer les remèdes convenables s'il s'en trouve ou d'enlever cette cause si possible.

Que l'émigration soit un malheur et une perte pour le Canada, la chose est admise par tout le monde. Chaque tête passée à l'étranger, c'est autant de bras enlevés à l'agriculture, à l'industrie, autant de fractions soustraites au capital de notre prospérité. Déjà les hauts prix que réclame la main d'œuvre, les bras qui manquent à l'agriculture et à l'industrie, nous font sentir les vides qu'ont laissés parmi nous ces jeunes gens actifs, vigoureux, qu'aucun étranger ne saurait remplacer. Pourquoi nos jeunes gens sont-ils si prisés comme travailleurs aux Etats-Unis ? C'est qu'accoutumés à un climat rigoureux, à un travail dur, ils peuvent mieux que tous les autres supporter les fatigues d'un labeur pénible et rude ; c'est qu'habitué dès l'enfance aux travaux des champs, ils ont acquis une habileté dans les travaux manuels qui les rend en peu de temps propres à la conduite des mécanismes qui requièrent le plus de dextérité et d'intelligence. Et c'est ainsi que cette sève si riche, si vigoureuse, si promettante de notre nationalité, nous est enlevée pour aller enrichir nos voisins !

Mais voyons donc à quelles causes se rattache cette fièvre d'émigration, et si réellement l'avenir qui attend nos Canadiens de l'autre côté de la ligne est préférable à celui

qu'on peut se promettre ici, si ceux qui sont établis là sont plus heureux que leurs frères qui sont restés ici attachés au champ paternel ou sont allés défricher de nouvelles terres.

Disons d'abord que l'avenir le plus enviable que puisse se promettre un fils de cultivateur est de faire un cultivateur comme son père. Le cultivateur jouit d'une indépendance relative que ne peut atteindre ni l'industriel, ni le médecin, ni l'avocat etc. Tous ceux-ci sont ses serviteurs, il leur commande en maître; tous sont ses tributaires; seul il tire de son champ les choses nécessaires à la vie; il faut que tous les autres recourent à lui pour se les procurer. Si en initiant son fils à la culture du sol, le cultivateur s'est aussi préoccupé de la culture de son intelligence, il en a fait un citoyen de premier mérite. Oui, le cultivateur lettré est le premier citoyen de son pays! Or, c'est avec infiniment plus de difficultés qu'on peut devenir cultivateur aux Etats-Unis qu'au Canada; aussi est-ce une petite fraction du nombre des émigrants qui y parviennent. Les fonds sont bien plus chers là qu'ici, les taxes très lourdes, mais surtout la pratique vicieuse de nos cultivateurs les met dans l'impossibilité de tirer du sol des rendements suffisants pour leur permettre de faire face aux exigences multiples auxquelles l'homme des champs se trouve soumis là. Mais nous en avons vus de nos Canadiens cultivateurs aux Etats-Unis; nous avons visité les Illinois; à Bourbonnais, Ste Anne etc., nous avons rencontré des cultivateurs à l'aise et dans un état de prospérité certainement fort enviable, et nous sommes encore à nous demander en quoi ils pouvaient se dire plus heureux que ceux de mêmes moyens en Canada. L'hiver, quoique moins rigoureux là, y est plus incommode par ses alternations de gels et de dégels; les travaux y sont plus pénibles, par l'extrême chaleur qui y règne; les accidents aux récoltes plus nombreux, l'écoulement des produits pas plus facile, et les prix de vente moins élevés, si on tient compte des hauts prix de tous les objets qu'il faut acheter. Ce n'est donc pas pour le cultivateur que les Etats-Unis promettent cet avenir de prospérité qu'on se plaît tant à faire miroiter de loin et qui n'est rien moins qu'illusoire.

Mais nous n'hésitons pas à généraliser et à avancer que cultivateur, homme de profession, manoeuvre, industriel, quelque soit l'état de l'émigrant, l'avenir qui l'attend aux Etats-Unis est bien moins enviable que celui qu'il peut se promettre ici. En effet, les lois qui nous régissent, les institutions qui nous distinguent, l'exercice de la religion, nos relations sociales, nos coutumes mêmes, nous assurent plus de liberté, plus de paix, plus de prospérité et plus de contentement qu'on n'en saurait trouver là.

L'Union a été une fois rompue, nous disait un homme du Sud, et elle ne se refera jamais. Nous le pensons aussi. La démocratie telle qu'établie aux Etats-Unis est impuissante, suivant nous, pour garantir à ses habitants un avenir de prospérité. Le gouvernement républicain conviendrait fort bien à un peuple de saints, chez lesquels l'abnégation aurait remplacé l'intérêt, chez lesquels le soin de son propre avenir aurait fait place au dévouement au bien commun ; mais avec les hommes tels qu'ils sont, il n'est guère possible que l'ambition, qui peut faire parvenir le dernier citoyen aux premières charges de l'état, ne porte pas à sacrifier l'intérêt public au soin de ses propres affaires ; il n'est guère possible que ceux qui ont le pouvoir en mains aujourd'hui, et qui peuvent être forcés de le déposer demain, ne se fassent pas des provisions contre la disette prévue, ou ne recourent pas à des moyens d'une honnêteté plus que douteuse pour s'assurer des sympathies capables de les maintenir dans leurs offices.

Si les Etats-Unis ont pu jouir pendant plus de 80 ans d'une prospérité presque inouïe dans l'histoire des peuples, ils ne l'ont dû qu'à l'immense étendue de leur territoire vierge et fertile, qui leur permettait de recevoir chaque année des milliers d'immigrants leur apportant richesse et support. Ces nouveaux venus, plus occupés de l'exploitation de leurs nouvelles propriétés que du soin de surveiller leurs gouvernants, non encore initiés d'ailleurs aux rouages de cette nouvelle machine gouvernementale, laissaient à peu près sans contrôle les hommes au pouvoir ; et ceux-ci, les statistiques de ces dernières années le démontrent am-

plement, n'ont sù que trop profiter de l'occasion pour s'en-graisser sans scrupules des revenus de la nation. Nulle part, pensons nous, on ne pourrait trouver un système de corruption monté sur une plus large échelle que dans le gouvernement de l'Union. L'honnêteté publique semble avoir été effacée du code de ce peuple. Depuis le premier fonctionnaire de l'Etat, jusqu'au dernier employé municipal, les concussions, les dilapidations, la corruption la plus éhontée, semblent être devenues des tours de bonne guerre. Voyez ce qui c'est passé l'hiver dernier à New-York, au sujet des affaires municipales! Les républicains aujourd'hui au pouvoir ont dépensé dans l'espace de 5 ans seulement, depuis la dernière guerre, \$1,200,000,000 pour les contingents ordinaires, contre \$200,000,000 dépensées dans le même but, pendant les 71 ans qui ont précédé 1861, tant en paix qu'en guerre; l'intérêt de la dette publique, dans les deux cas, n'étant pas compris dans ce calcul. En 1861 les dépenses du gouvernement pour l'année fiscale finissant au 30 Juin étaient de \$62,000,000, en 1870 elles étaient de \$164,000,000. Quelle large part la corruption a dû s'approprier de cette énorme différence!

La démocratie dans le gouvernement est comme le protestantisme dans la religion, l'une et l'autre reposent sur une base fausse, et sont par conséquent impuissantes à opérer le salut et à fixer le bonheur des peuples. Tout pouvoir vient de Dieu, a dit l'apôtre inspiré; le pouvoir vient du peuple, dit-on, aux Etats-Unis. Or, le libre arbitre, en fait de gouvernement, n'est pas plus efficace qu'en religion pour unir, soumettre, harmoniser les volontés diverses, et assurer à la communauté l'union, la paix, la protection de tous ces droits sur lesquels reposent la sécurité des individus, base et fondement de la prospérité du peuple. Veut-on des exemples de cette sagesse démocratique qui repose surtout dans le suffrage universel et le système électif étendu à ses dernières limites? Nous détachons quelques notes des centaines de faits que consignaient tous les jours les feuilles publiques pendant notre séjour en Géorgie.

Le juge en chef Pearson, de la Caroline du Nord, est

d'ordinaire trop ivre le dimanche pour se tenir debout à l'église. Le juge James résigne sa charge pour se soustraire à une destitution, après que les charges les plus sérieuses eussent été établies contre lui. Le juge Watts, accusé ouvertement d'avoir volé la bagatelle de \$5,000, était soumis en Mai 1871, à une enquête devant un comité de la législature. Le juge Tourgee reçoit des coups de pieds dans la rue et se fait mettre à la porte des chars par ses propres amis politiques, pour offense contre la politesse et la morale. Le juge Cannon émet deux jugements séparés dans la même cause, l'un contre le défendeur et l'autre contre ses cautions, &c. &c. Voilà en quelles mains la sagesse du peuple par ses votes, remet la balance où sont en jeu les intérêts des familles et des individus.

Examinons maintenant la situation matérielle que réserve l'avenir à nos émigrants aux États-Unis ; nous tenons que sous ce rapport aussi, cette situation se trouve bien inférieure à celle que peut assurer le travail joint à l'économie dans notre pays.

Nous avons à passer trois quarts d'heure dans la gare de Springfield, Massachusetts, à notre retour de la Floride ; entendant parler français dans un certain groupe, nous nous en approchons et nous adressons aux interlocuteurs. — Vous êtes des Canadiens, je pense. — Oui, M. — Comment vous trouvez-vous par ici ? — Bien dit l'un ; très bien fit un autre. — Vous vous estimez donc plus heureux que vous l'étiez en Canada ? — Et de beaucoup, disent-ils à l'unisson. — Mais en quoi ? de quelle façon ? — En Canada, il faut travailler beaucoup pour gagner peu. — Je comprends que vous êtes des journaliers ; mais si ici vous gagnez plus en travaillant, est-ce qu'il ne vous faut pas dépenser plus ? Combien gagnez vous par jour ? — Ça varie avec le genre d'ouvrage. Chez les cultivateurs un bon homme gagne de \$25 à \$30 par mois ; dans les briqueries on a de \$10 à \$12 par semaine ; dans les manufactures c'est de \$1 à \$2 par jour. — Ce sont d'assez bons prix, mais combien payez vous de pension ? — De \$5 à \$6 par semaine. — Ainsi donc, sur les \$12 de la semaine il vous faudra en retrancher 6 pour la pension ?

il ne vous en restera donc plus que 6 ? Mais les journaliers gagnent tout autant en Canada. Admettons toutefois que ces gages sont un peu plus élevés que ceux du Canada ; que les manufactures étant plus nombreuses, le chômage s'y rencontre plus rarement ; pensez-vous que vous n'auriez pas plus d'avantage à prendre de nouvelles terres en Canada et à faire des cultivateurs ? — Oh ! pour des cultivateurs ne nous en parlez pas. C'est s'assujétir pour toute sa vie à une vie de misère, à travailler beaucoup, à ne porter que de vilaines hardes et à ne manger que du pain noir. Ici nous avons une nourriture de premier choix ; du pain comme les riches du Canada n'en n'ont pas de meilleur ; et les dimanches et après nos heures de travail, nous avons toutes sortes de divertissements à notre disposition, et des habits propres pour nous montrer parmi le monde.

— Je vois, mes amis, que vous avez des idées erronnées sur votre situation actuelle et sur celle que vous auriez pu vous faire au pays. Écoutez moi un instant, je vais vous le faire voir. Je ne veux blesser personne, ni vous faire un reproche sur ce que vous avez fait ; mais je vous invite à bien peser la valeur des raisons que j'oppose à vos avancés. Je prétends donc que la situation du cultivateur en Canada est bien préférable à la vôtre, et que sous tous les rapports il est plus heureux que vous.

Lui, il est assujéti à un travail rude à la vérité ; mais c'est un travail plein d'encouragement, de véritable satisfaction (*labor ipsa voluptas*) ; la souche qu'il arrache, la pierre qu'il tire du sol cette année, sa charrue ne les rencontrera plus l'année prochaine, et son champ s'élargira d'autant. D'ailleurs, la plupart de ses travaux exigent dans leur exécution le concours de son intelligence, ce qui ne contribue pas peu à lui faire oublier ce qu'ils peuvent avoir de pénible et de désagréable. D'un autre côté, son travail est fort varié, et ne manque pas d'intermittences et de chômage. Mais vous, quel plaisir pouvez-vous trouver à empiler pendant des semaines et des mois les briques que vous livre une machine ? ou à guetter des métiers pour renouer des brins qui se cassent ou charger de nouveau la

navette quand elle est vide ? Est-il travail plus ennuyeux, plus abrutissant que celui qui cloue pour ainsi dire un homme à une machine, et le constitue en quelque sorte une partie intégrante du mécanisme ? Aussi les statistiques en Angleterre et ailleurs ont-elles permis de constater que rien n'était plus préjudiciable au développement de l'intelligence que le travail des manufactures ! Voulez-vous donc faire de vos enfants des hommes-machines, des demi-brutes ?... Vous portez de beaux habits et vous avez mille divertissements à votre disposition ; malheureusement oui, et c'est ce qui perd un grand nombre d'entre vous. Les boutiques où l'on distribue le whiskey et les maisons de jeu ne servent que trop souvent à engloutir ce que vous devriez mettre en réserve pour des moments critiques qui peuvent vous prendre à l'improviste. Vous gagnez sans efforts la vie de votre famille, votre femme et vos enfants sont richement habillés ; mais vienne donc la maladie qui vous interdit le travail ? viennent donc le chômage ou des grèves comme la chose arrive si souvent, quelles ressources vous restera-t-il ? Mais il n'en est pas ainsi avec le cultivateur. Pour lui, la maladie peut lui interdire le travail pendant des semaines et des mois, que ses vaches n'en continueront pas moins à fournir le lait, la crème et le beurre à sa table, que ses champs n'en continueront pas moins à pousser pour la nourriture de sa famille et de ses troupeaux. Et viennent des jours encore plus désastreux, tels que maladies prolongées, accidents aux récoltes, pertes d'animaux, etc., il possède dans son fonds un capital qui lui assure le crédit pour le tirer du besoin. Il y a, en un mot, toute cette différence entre le cultivateur et le journalier ou l'ouvrier de manufacture, que le premier se suffit à lui-même, vit de ses propres ressources, comme un seigneur au milieu de son domaine ; tandis que les derniers ne sont rien autre chose que des serviteurs, assujétis au bon plaisir et au caprice de maîtres plus ou moins exigeants, ne devenant que trop souvent les victimes de leur cupidité ou de leurs folles entreprises.

Vous vous plaisez à singer les bourgeois et à faire parade de vos habits fins sur les places publiques ; mais vous oubliez donc que ces Américains auxquels vous voulez

vous égalier, vous méprisent avant tout? que vous êtes de fait leurs serviteurs? qu'ils ne vous accordent de considération qu'autant que vous leur permettez de vous exploiter et de s'enrichir de votre travail? Tenez! avouez avec moi qu'il vaut bien mieux porter des habits grossiers, mais avoir du grain au grenier et du lard au saloir, que d'étaler de riches étoffes sur son dos, et se constituer les serviteurs d'étrangers pour se les procurer. Et vous n'avez pas oublié que si parfois le pain du pauvre colon est rude et noir, il a pour le digérer un estomac activé par l'air pur et salubre qu'il respire sans cesse et par la satisfaction qu'il éprouve de pouvoir suffire aux besoins de sa famille, tout en demeurant au milieu des siens, en conservant en paix ses pratiques de religion, ces coutumes et ces usages de la patrie, qui sont si chers à tous ceux qui ont tant soit peu de patriotisme ou cœur?

Nos Canadiens parurent ébranlés de la force de ces raisons et n'osèrent entreprendre de les réfuter; ils n'eurent pas non plus le courage d'en reconnaître la justesse et d'avancer qu'ils avaient fait fausse route; mais il ne nous fut pas difficile de voir par l'air soucieux que leur inspirèrent ces réflexions, qu'ils y donnaient comme malgré eux leur assentiment.

Et la religion, continuâmes-nous, comment la pratiquez-vous?—Oh! pour la religion, dit l'un, nous avons tout ce qu'il nous faut ici; nous avons notre église, avec un prêtre et toutes les choses nécessaires à l'exercice du culte. La religion, dit un autre, celui qui en a peut la pratiquer partout. Bah! la religion dit un troisième, qui ignorait que nous fussions prêtre, les Américains s'en passent bien, et nous pouvons nous en passer comme eux.—Mon ami, dîmes-nous à ce dernier, je vois que le séjour des Etats a déjà produit ses fruits chez vous; suffit: vivez en chien, et vous irez chercher leur paradis. C'est vrai, poursuivîmes-nous en nous s'adressant aux autres, que celui qui le veut peut pratiquer sa religion partout, mais vous avouerez qu'au milieu des mauvais exemples et des scandales, la chose est bien plus difficile qu'ailleurs. Si au Canada, parmi des parents chré-

tions, au milieu d'amis religieux, avec tous les bons exemples et les instructions qu'on a tous les jours, on oublie parfois encore la route du devoir, que doit-il donc en être ici, où tout le monde à peu près, croit se passer de religion, ou du moins n'en conserve qu'un simulacre? Et comment résister au torrent du vice, de l'immoralité de tout genre, qui coulent ici de tout côté, et que vous avez sans cesse sous les yeux? Oh! je le sais pertinemment, il n'en est que trop de nos Canadiens qui subissent l'influence délétère du milieu corrompu, sans foi, sans pudeur, dans lequel ils se trouvent plongés. Vous savez, n'est-ce pas, que les liens du mariage sont indissolubles? Et bien, aux Illinois, il n'y a pas eu moins de cinq cas de Canadiens l'année dernière qui ont obtenu divorce de la cour pour se remarier, non, pour contracter une union illégitime avec d'autres. Vous n'ignorez pas sans doute la pratique abominable des Américains qui limitent à un ou deux seulement le nombre de leurs enfants? Le crime sous ce rapport est porté à tel point que dans votre Massachusetts, ici, sur 4 naissances, il n'y en qu'une d'Américaine, les autres étant ou Irlandaises ou Canadiennes. Et bien j'ai trouvé à Chicago des femmes Canadiennes, élevées et instruites comme vous en Canada, qui se donnaient mission de propager ces infâmes pratiques parmi leurs compatriotes! Voilà quelles sont les effets du mauvais exemple

Et comment élever des enfants chrétiens dans ce milieu empesté? Oh! c'est ici le point le plus important, par ce que l'avenir repose dans la génération future. Et voilà aussi pourquoi je n'ai pas foi dans l'avenir du peuple Américain. La famille n'existe pas, pour ainsi dire chez ce peuple. Le *moi-égoïsme*, le *moi-souverain* produit l'anarchie dans la famille, comme il le produit pour les citoyens dans l'ordre civil et politique. Je viens de vous dire quel cas on faisait du mariage, et bien! c'est là même chose pour la famille; ici les enfants ne sont que des *petits*, qu'on cherchera à exploiter s'il y a lieu, et dont on visera à se débarrasser s'ils incommodent.— Pourtant dit l'un, les Américains aiment bien leurs enfants; qu'on les voie dans la famille.— Oui! quand ils sont petits; ils les aiment comme nous le faisons

des petits chiens et des petits chats qui nous captivent par leurs gentilleses, nous intéressent par leur faiblesse et nous attachent par leur finesse. Mais une fois devenus grands, il en est tout autrement. Le jeune homme, la jeune fille de 16 à 17 ans ne reconnaissent plus de maître, et les parents, bien volontiers, font le sacrifice de leur autorité sur eux. Cette soustraction de l'autorité des parents sur leurs enfants est tellement passée en coutume, que ceux même qui reconnaissent l'absurdité et les graves inconvénients qu'elle entraîne ne peuvent pas toujours s'y soustraire. Savez-vous, me disait un prêtre des Etats, qu'on craint souvent ici d'envoyer les jeunes filles pensionnaires dans les couvents? par ce qu'à leur retour dans le monde, il se fait d'ordinaire une réaction si forte, que la plupart perdent en très peu de temps les leçons de vertu qu'elles ont reçues au couvent, et se laissent aller sans scrupules au torrent des coutumes les plus dangereuses qui furent jamais; aussi les chutes ne sont elles pas rares parmi cette jeunesse imprévoyante, ainsi abandonné à elle-même, ou qu'on ne sait pas soustraire aux dangers qui l'environnent. Et puis, combien de fois n'avez-vous pas rencontré de ces Américains qui, en raison de cette liberté qu'il faut laisser à chacun, ne voulaient imposer aucune religion à leurs enfants, mais les laissaient grandir pour les laisser libres plus tard de choisir celle des croyances qui leur plairait davantage? Il ne faut pas s'étonner après cela s'il y a plus de la moitié du peuple des Etats-Unis qui est infidèle, c'est-à-dire qui ne professe aucune religion. Vous dites que celui qui le veut fait sa religion partout dans les Etats. Oui! mais est-il toujours bien facile de le vouloir? Croyez-moi; plus on s'approche d'un foyer et plus on court risque de prendre feu.

Mais ajoutâmes-nous encore, j'ai vu un grand nombre de Canadiens aux Etats-Unis, et je me suis convaincu d'une chose: c'est que la plupart regrettent leur départ du Canada; et si l'orgueil pour un grand nombre, et l'impossibilité pour un plus grand nombre encore ne retenaient nos compatriotes, on verrait se former bientôt un courant contraire à celui

qui les a amenés ici, pour les reporter sur les terres du Canada.—Nous en connaissons, en effet, qui le feraient de suite, s'ils le pouvaient.

— Avouez encore une chose : la plupart des Canadiens ici font ce qu'ils ne faisaient pas en Canada ; et s'ils s'étaient montrés sur leurs terres aussi avares de leur temps, aussi assidus au travail, aussi soumis à la gêne quant au logement, à l'accoutrement etc., ils seraient devenus riches chez eux, et n'auraient jamais conçu l'idée de s'expatrier ainsi. Puis, nous adressant au plus près de nous : vous êtes père de famille ? — Oui ! M. — Qu'elle est votre occupation ? — Je travaille dans une boutique de forgeron. — Combien y a-t-il d'années que vous êtes ici ? — Il n'y a encore que 18 mois ? — Et combien de jours d'ouvrage avez vous perdus dans 18 mois ? — Trois jours et demi seulement. — Je suis sûr qu'en Canada vous en perdiez plus de 15 par année. — D'avantage. — Avez-vous maintenant quelques épargnes ? — Oh ! pas du tout ; tout passe pour la nourriture et le vêtement. Ici nous gagnons beaucoup, mais il nous faut dépenser beaucoup. — Avouez donc, mes amis, qu'en travaillant au pays comme vous faites ici, vous auriez pu vous assurer un avenir plus prospère que celui qui vous attend maintenant. — Ah ! si la chose était à reprendre maintenant, dit une grosse figure qui s'était toujours tenue en arrière des autres ! Tenez, il y a 6 ans que j'ai laissé le Canada ; mon vieux père auquel j'ai toujours été très attaché, a à présent 85 ans ; il va bientôt mourir, et impossible pour moi d'aller lui faire mes adieux. Je remets le voyage d'une année à l'autre ; mais la même impossibilité se renouvelle toujours. Une absence de 3 semaines, voyez-vous, c'est autant de perdu sur les gages, et pendant ce temps-là les besoins de la famille sont toujours les mêmes, et de plus, il faudrait leur ajouter les dépenses du voyage. Pour toutes ces raisons, un tel voyage ne me coûterait pas moins de \$50, et je suis incapable de les mettre de côté.

Nous ne finirions pas si nous voulions raconter ici les mille aveux de cette sorte que nous avons recueillis de toutes parts.

Pour résumer ces réflexions, que plusieurs de nos lecteurs, nous le craignons, vont peut-être nous reprocher comme une digression hors de propos, nous dirons qu'on peut établir :

1° Qu'il est bien plus aisé de se faire cultivateur en Canada qu'aux Etats-Unis ; les terres étant ici à plus bas prix et à la portée de tout le monde.

2° Que le cultivateur, par cela seul qu'il est propriétaire du sol, se trouve dans une situation bien préférable à celle du journalier ou de l'employé de manufacture.

3° Que la plupart de nos compatriotes à l'étranger, s'ils vivent bien pour le moment, n'en sont pas moins les serviteurs des Américains. Que l'importance même de ceux qui ont quelque avoir est absolument nulle ou du moins comptée pour rien.

4° Que le manque d'économie, l'inconduite, la paresse, les hâbleries de coureurs d'aventures, une sotte envie de voir du pays, de satisfaire un penchant pour le luxe, de se soustraire à la contrainte qu'impose la conduite des proches et des amis qui ne connaissent que la voie du devoir, etc., etc., ont été pour la plupart la cause déterminante de leur départ du pays ; et que les neuf-dixièmes en arrivant à l'étranger ont reconnu, mais trop tard, qu'ils avaient été déçus.

5° Que la plupart des émigrés, s'ils avaient travaillé ici comme ils le font là, s'ils s'étaient montrés aussi avarés de leur temps et de leurs dépenses qu'ils le sont aujourd'hui, auraient pu se faire ici une situation bien enviable et se mettre en moyen d'établir leurs enfants.

6° Qu'il n'y a presque pas d'autre moyen pour les Canadiens des Etats de pourvoir à l'avenir de leurs enfants que d'en faire des journaliers ou du moins des ouvriers de manufactures, condamnés pour toute leur vie à gagner leur pain au jour le jour, et exposés à toutes les éventualités du commerce ou des succès de ceux qui les emploient.

7° Que la foi de nos compatriotes au milieu de ce peuple d'infidèles, court les plus grands risques, et que la

pratique de la religion y devient très difficile, en raison des scandales qu'on a tous les jours sous les yeux ; que la moralité des enfants surtout est continuellement exposée aux plus grands dangers.

8° Que les trois-quarts au moins de nos compatriotes des Etats entretiennent l'espoir de revenir au pays ; mais l'impossibilité d'effectuer le retour retient le plus grand nombre et la vie rangée et respectable qu'il leur faudrait reprendre effraye le reste.

Les causes de l'émigration étant données, les remèdes se trouvent par cela même indiqués. Qu'il nous suffise d'établir ici que nous sommes en principe opposé aux croisades que l'on organise pour amener ici des étrangers, ou pour rapatrier nos compatriotes. Un changement de pays, surtout pour celui qui a famille, est un acte trop important, pour le faire dépendre de l'éloquence ou de l'adresse d'agents intéressés plus ou moins habiles. La moralité de nos compatriotes plus ou moins affectée par leur séjour dans les Etats, nous interdit tout effort pour opérer ainsi leur retour comme malgré eux ; et nous ne redoutons pas moins les nationalités étrangères qu'on importerait d'Europe. Si les Canadiens-français comptent aujourd'hui pour quelque chose parmi les peuples de l'Amérique, c'est qu'ils ont conservé intacts leur religion, leur langue et leurs institutions. Qu'on les divise maintenant, en semant parmi eux, à prix d'or, des Français, des Belges, des Allemands, etc., on ne tardera pas à voir s'oblitérer chez eux l'amour de tout ce qui leur est si cher aujourd'hui. Oui ! nous ne craignons pas de l'avancer, nous abhorrons ces quêtes d'émigrants qu'on organise sur une si grande échelle et avec des dépenses si considérables ; cependant nous croyons avoir autant de patriotisme que qui que ce soit. Qu'on donne un nouvel élan à la colonisation de nos terres. Qu'on favorise la construction de chemins de fer, qu'on ouvre de nouvelles routes de colonisation ; qu'on favorise les manufactures et l'industrie pour tenir tête à l'agriculture ; qu'on améliore surtout cette dernière par de sages mesures ; notre état de pros-

périté parlera par lui-même, et alors vienne qui voudra, nous les accueillerons avec joie. Mais qu'on n'aille pas organiser des hableries officielles qui pourraient amener ici autant de déçus que les aventuriers en ont entraînés aux Etats-Unis.

Nous ne regrettons qu'une chose dans l'insuccès des efforts qu'on a tentés jusqu'à ce jour pour amener ici des étrangers, c'est l'argent qu'on a dépensé inutilement et qui aurait pu si avantageusement être employé ailleurs. Mais qu'on ne compte pas plus aujourd'hui parmi nous de Belges, de Français, d'Allemands, etc., nous nous en consolons facilement.

BIBLIOGRAPHIE.

Cours élémentaire de Botanique et Flore du Canada à l'usage des maisons d'éducation ; par l'Abbé L. Moyen, S. S. Professeur de sciences naturelles au Collège de Montréal. —Montréal, chez Geo. E. Desbarats ; prix \$1.20.

Ces deux ouvrages réunis forment un volume de 334 pages in-12. Nous avons déjà fait l'appréciation du *Traité de Botanique*, lors de son apparition l'année dernière, il ne nous reste plus qu'à parler de la *Flore*.

Il existe dans la presse de ce pays une coutume bien peu rationnelle, suivant nous, à l'égard des nouvelles publications. C'est d'avoir un éloge stéréotypé pour toutes, dès qu'elles voient le jour, quelque soit leur mérite ou leurs défauts. La "lacune remplie," "le besoin qui s'en faisait sentir," "le service rendu au pays" la méthode, la clarté, la précision qui distinguent l'ouvrage", "la bonne inspiration qu'à eue l'auteur de faire profiter les autres du fruit de ses travaux," etc., etc., sont toujours là, en galées,

pour la première publication dont l'auteur aura l'attention d'en adresser un exemplaire à l'écrivain. Comme réclame, la tactique ne manque pas d'habileté, mais prise au point de vue de la saine critique et de la valeur relative des productions, elle ne peut que grandement nuire à notre littérature. L'éloge banal que copient tous les journaux à la suite les uns des autres devient sans valeur, par cela même qu'il n'est pas raisonné, et tout en dépréciant notre goût pour la littérature aux yeux de l'étranger, en mettant au même niveau les œuvres quelles qu'elles soient, nous empêche de distinguer le mérite relatif des auteurs et d'épurer nos productions par une critique impartiale. Il ne manque pas d'exemples où des œuvres tout-à-fait défectueuses ont non seulement reçu des louanges flatteuses, mais ont pu même être revêtues d'approbations distinguées, grâce à cette malheureuse coutume d'accorder la louange à qui la sollicite et de donner le pas à la bienveillance sur la vérité. L'écrivain gratifié du beau volume qui vient de paraître se considère comme obligé d'en faire une appréciation quelconque, et n'ayant pas le temps souvent de lire l'ouvrage ou de l'étudier pour le juger, manquant aussi quelquefois des aptitudes suffisantes pour une telle étude, il croit se tirer d'affaire en prenant les banalités élogieuses toutes étalées sur les galées; de là ces éloges immérités, ces louanges exagérées dont la presse n'est que trop coutumière. Il serait à désirer que nos rédacteurs de journaux, qui pour la plupart sont surchargés d'ouvrage, si bien que très souvent ils n'ont que le temps d'écrire sans avoir celui d'étudier, s'adressassent pour de telles appréciations à des personnes plus en moyens de les faire judicieusement, comme seraient, par exemple, des professeurs dans nos collèges et nos lycées. Ce mode ne contribuerait pas peu à épurer notre littérature, à relever parmi nous le niveau des lettres, et à établir une distinction impartiale et raisonnée entre le mérite des différents auteurs.

Nous ne prétendons pas toutefois poser ces prémisses comme une justification anticipée du jugement que nous

devons porter sur l'ouvrage M. Moyen, mais nous voulons profiter de la circonstance pour faire connaître nos idées sur le sujet, jugeant que ce serait un grand avantage, si elles pouvaient généralement prévaloir.

Mr. Moyen est professeur de Botanique et il adresse son livre à ses élèves. Nous croyons qu'à ce point de vue l'auteur a atteint le but. La Flore de M. Moyen entre les mains de ses élèves, ce M. pourra facilement leur faire saisir la méthode à prendre pour parvenir à l'identification des plantes, les subtilités du langage descriptif des espèces, pour qu'ils puissent les distinguer, et les écueils à éviter pour ne pas faire fausse dans le dédale des clefs analytiques dont il faut faire usage. Mais l'amateur qui voudrait s'initier par lui-même à l'étude de la Botanique pour l'identification des plantes, ou le botaniste en recherche de nouveaux renseignements, ne trouveraient pas dans ce livre ce qu'ils chercheraient, par ce que les descriptions de genres et d'espèces y sont bien trop abrégées, les notes critiques trop rares, et la synonymie à peu près mise de côté.

C'est en 1862 que nous avons publié notre *Flore Canadienne*; nous pensons que Mr. Moyen n'a pas vu notre ouvrage, du moins nous ne pouvons l'apercevoir nulle part. Nous aurions été heureux si, partant de ce point de départ, Mr. Moyen s'était appliqué à ajouter des omissions, à corriger certaines inexactitudes, et surtout à éclaircir, par quelques remarques, une foule de points douteux sur la présence dans notre territoire d'un grand nombre de plantes. Car nos études et nos observations depuis 1862 nous ont permis de constater un grand nombre de corrections à faire à notre publication; et Mr. Moyen ayant pour ainsi dire marché derrière nous sans nous connaître, n'a pu qu'accidentellement nous corriger ou éclaircir les points que nous laissions comme douteux.

Mr. Moyen fait deux flores séparées des plantes indigènes et des cultivées; nous préférons, nous, ne pas séparer les unes des autres. Si l'élève se trouve parfois un peu embarrassé dans les détails du nombre des espèces, d'un

autre côté, il a sous les yeux une série plus complète, et les plantes cultivées, comme plus apparentes, offrent presque toujours des caractères plus faciles à saisir, elles sont d'ailleurs généralement mieux connues.

Les descriptions des espèces sont très abrégées dans l'ouvrage de Mr. Moyen, et seront souvent trouvées insuffisantes pour la distinction entre les véritables espèces et les variétés; cependant, nous nous plaisons à reconnaître qu'il a été heureux dans le choix qu'il a fait des caractères distinctifs de chacune et dans la précision qu'il apporte généralement dans leur énonciation.



FAITS DIVERS.



Un crapaud dans un œuf.—Le *Pionner de Sherbrooke* nous demande ce que nous pensons du fait relaté par un de ses correspondants qui dit avoir trouvé un crapaud dans un œuf de poule. Nous pensons que si les poules pouvaient engendrer des crapauds, les chats pourraient tout aussi bien engendrer des vaches. Un canard ferait peut-être mieux l'affaire du correspondant qu'une poule?



Température.—Juin nous a donné une température quasi tropicale. Le 21, le thermomètre montait jusqu'à 96° à l'ombre, et nous avons eu plusieurs nuits, comme celles du 20, du 30, où le mercure est resté au-dessus de 66°.

